

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

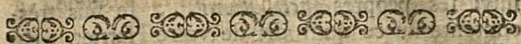
Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

Lettre VII. Miss Byron à Lady G.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2367



L E T T R E VII.

Mifs BYRON à Lady G.

(à l'occasion de la première Lettre de sir Charles écrite de Bologne, Vol. IV. Lettres XL. &c.)

Mercredi, 31. Mai *

Je vous suis extrêmement obligée, ma chère Lady G. pour m'avoir dépêché, d'une manière si extraordinaire, la première Lettre de votre frère au Docteur Barlet. Je rends grâces à Dieu de ce qu'il est arrivé heureusement au lieu de sa destination, & des foibles espérances qu'il donne de la vie de son ami. Veuillez le Tout-puissant faire son œuvre, & comme il le trouvera convenable. Ce fera sans doute le mieux.

Vous me demandez mon sentiment, fort au long, sur le contenu de ces Lettres... Que puis-je dire?... J'ai donc beaucoup à dire...

J'admire de plus en plus votre frère: j'ai compassion de la famille qu'il est allé consoler, & soulager: je prie pour Clémentine & pour Jeronymo, & cela autant pour l'amour de votre frère, que pour eux.

Il se réjouit généreusement de ce qu'il n'a pas suivi

* On a omis différentes Lettres de Mifs Byron, Lady G. Lady L. & de Mifs Jervois, écrites entre la précédente Lettre, & celle-ci.

suivi ses propres *inclinations*. . . Je suis très-contente de ce qu'il dit de votre Harriet. En effet, ma chère, je la suis. Nous pouvons sentir que nous ne méritons pas les louanges qu'on nous donne, & souhaiter cependant d'être bien dans l'opinion de ceux que nous aimons. J'ai retenu deux paragraphes par cœur. Je n'ai pas besoin de vous dire lesquels ce sont. Mais hélas, son amie n'est pas si libre qu'il eseroit qu'elle le feroit. C'est un plaisir pour moi, cependant, puisque c'en est un pour lui, que ce ne soit pas sa faute, mais celle de son amie seule.

La Comtesse, qu'il louë à si juste titre, m'écrit, & je lui réponds. . . Mais à quoi bon? Je crains qu'une observation fort importante de votre frère, ne vienne pas à tems pour m'être utile; puisque si ma prudence est proportionnée à mes épreuves, j'aurois dû tâcher de l'exercer plutôt.

Il paroît qu'il y a une difficulté insurmontable à laisser aller la pauvre Dame dans un cloître. Je n'en avois jamais oui parler auparavant. Il paroît raisonnable à la Marquise, qu'une jeune Dame, qui a droit à une grande portion des biens de ce monde, ne soit pas consacrée au ciel. Cela peut être aux yeux de la famille. Mais je suis persuadée que s'il y a quelqu'un d'eux qui ne voult pas alléguer cet obstacle, contre une consécration à Dieu, ce seroit Clémentine elle-même. J'avouë cependant, que je puis comprendre le regret qu'ils auroient que la cruelle Laurana trouvât son profit à ce que Clémentine fût perdue pour le monde.

L'obligeant souvenir de votre frère pour Mr.

&

& M^r. Reeves est un honneur pour moi, aussi bien que pour eux. Je dois le prendre ainsi, Lady G. Et ce qu'il dit de moi au sujet d'Emilie, ajoute à l'orgueil qu'il m'a déjà inspiré.

Le Docteur Bartlet se montre extrêmement obligeant, en ne nous cachant rien des Lettres de votre frère. Je lui ai dit que je le pense ainsi, & l'ai prié de ne rien taire, par ménagement pour moi, dans la supposition que je pourrois être affligée, ou mise mal à mon aise, par ce que votre frère lui écrira. C'est parler bien clair, ma chère: mais c'est au Docteur Bartlet; & il nous a fait connoître plus d'une fois, que le cœur de votre Harriet ne pouvoit lui être caché.

A présent, ma chère Lady G. que je vous demande, à mon tour, ce que vous pensez d'un passage, dont vous ne m'avez pas dit le moindre mot dans votre Lettre? „Charlotte, j'espère, est heureuse, si elle ne l'est pas, ce doit être sa faute.”

Vous avez eu l'honnêteté d'avouër dans votre dernière Lettre, (cependant un peu trop arrogamment pour une vraie pénitente) que vous étiez évidemment en faute dans la dispute dont vous me parliez. *Miss Grandison* aimoit assez la Cour. Son frère a dit, moi l'entendant, & vous aussi, que s'il n'avoit pas été si longtems dehors, & si rarement en ville depuis son retour, il se seroit fait un devoir d'y paroître dans les tems convenables. Mais *Lady G.* sans doute, dédaigne de paroître comme le bien d'un honnête homme à qui elle a voué, l'amour, l'honneur, & l'obéissance: réfléchissez seulement, ma chère, combien cela est absurde.

Je ne vous rapellerois pas ainsi vos étourderies passées, s'il n'en venoit tous les jours de nouvelles.

Au nom du ciel, ma chère Lady G. qu'on n'écrive pas d'Angleterre en Italie, que Lord G. n'est pas aussi heureux avec une sœur de sir Charles Grandison, qu'on avoit lieu de l'attendre; de peur qu'on ne demande si cette sœur & ce frère sont de la même Mère. J'ai déjà écrit auparavant tout ce que je pouvois dire sur ce sujet. Vous savez vous-même que vous avez tort. Il seroit inutile d'insister plus longtems sur un devoir si bien connu, & reconnu: finissons donc sur ce sujet, autorisez moi à dire, pour toujours.

Par raport à ma santé... Je voudrois fort être bien. Je suis plus fâchée de ne l'être pas, pour l'amour de mes parens, qui s'affligent sans cesse pour moi, que pour mon propre compte. Je n'ai rien, je le crois du moins, à me reprocher, ni personne. A qui ai-je donné sujet de triompher de moi, par quelque mauvais procédé, ou par mon insolence? Je cède à un événement auquel je dois me soumettre, & à une femme qui vaut mieux que moi, & qui a des droits antérieurs.

Je m'impacienté d'apprendre l'entrevuë de cet illustre couple. Puisse-t-elle être favorable! Puisse sir Charles Grandison avoir la satisfaction, & le merite auprès de la famille, d'être un moyen pour rendre la raison, bien plus précieuse que la santé, à une personne dont toutes les facultés doivent en ce cas être consacrées à Dieu & à lui! Il me semble que je n'ai plus à présent qu'un désir; c'est que je puisse vivre pour voir

cet-

cette Dame, si elle doit être l'heureuse mortelle. Pourrois-je, croyez-vous Lady G. si j'avois cet honneur, la féliciter cordialement comme Lady Grandison? Le ciel seul le fait! Mais ce seroit ma gloire, si je le pouvois; car alors je ne me ferois pas un scrupule de me mettre au même rang que Clémentine, & de lui demander sa main, comme à ma sœur.

Mais la pauvre Olivia!... N'aurai-je pas pitié d'une infortunée, qui, je crains, a la vue trop courte pour voir dans l'éloignement la seule consolation qui peut éteindre la force des mortifications de ce monde?

Je viens de recevoir une Lettre de mon cousin Reeves, qui m'apprend que sa femme lui a fait présent d'un beau garçon. Cet événement nous réjouit tous extrêmement. Il me marque combien vous êtes bonne. Continuez leur vos attentions obligeantes, ma chère Lady G. Ils vous ont toujours aimé, même pour vos défauts, tant vous savez enforcer les gens; mais j'ai dit à Mr. Reeves que cette prévention pour vous montre qu'il ne sent pas pour Lord G. ce qu'il sentiroit pour lui-même, si sa femme étoit une Lady G.

J'écrirai à mes autres amis. Chère créature! ne me faites pas dire que j'aime mieux Lord G. que Lady G. Cependant quand l'agresseur dans une querelle seroit ma propre sœur, qu'elle se seroit renduë chère à mon cœur par mille bons offices; je voudrois, je devrois aimer mieux la partie souffrante, du moins pendant qu'elle souffre. Témoin

HARRIET BYRON.
C 4 LET.